

En ce moment, à tout moment...

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31961ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1990). En ce moment, à tout moment.... *Liberté*, 32(6), 80-81.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

EN CE MOMENT, À TOUT MOMENT...

... au sommet d'un col, les clochettes d'un troupeau sonnent dans la pénombre. La selle d'un cavalier tourne sous lui; les grandes herbes lui balaient presque le visage. Dans la passe étroite, non loin d'une fumée qui se rabat, une silhouette fait des signes incompréhensibles. Un jeune homme est seul à sarcler un champ; le ciel est partout, si grand qu'au premier faux mouvement, il est sûr d'y tomber en tourbillonnant avec sa pioche. Des marronniers, les mêmes qu'autrefois, verdissent dans une cour du nord; les marrons tombent et les feuilles sont ramassées. Si quelqu'un revient dans la cour, il aura disparu depuis tant d'années qu'il reconnaîtra tout sans être reconnu. Le long d'un chemin, les pattes en l'air, un raton-laveur pourrit au milieu des tentes des chenilles. Un buisson bouge et le pinson à gorge blanche se fait entendre. Le raton-laveur est gonflé comme une outre, la vermine y grouille. À pas de loup, une fillette s'approche d'une haie très haute. Un piano joue derrière les feuilles et la fillette écarte doucement deux branches. Ailleurs, la musique a cessé, la fillette n'en est plus une. On la dit charmante quand elle ment. Elle devient un jouet à l'épreuve du pire — pouvoir, mépris. Un homme à genoux, sur une route, frappe l'asphalte avec un silex. Depuis longtemps, il jeûne et se déplace à peine. Couché sur le dos, les poignets fatigués, il regarde les nuages de place en place. Le fossé est plein de ronces et au-delà, des plantes qu'il ne connaît pas poussent dans la terre blanche.

Une cycliste qui dévale la pente sans bruit évite l'homme de justesse. Appuyé sur les coudes, il la regarde diminuer au loin. Derrière lui, il y a une église, des blés, du vent, un banc qui domine une vallée. La cycliste qui a tourné s'est arrêtée devant les ronces du fossé et la voilà qui s'y jette, s'y roule avec abandon. Les ronces écrasées, elle reprend la route en sens inverse, dans le vent qui sèche ses égratignures. L'homme au silex la voit réapparaître. Il s'est remis à frapper l'asphalte avec monotonie. La cycliste est un point mouvant, que l'effet de mirage de la chaleur rend incertain. Au fond d'une forêt enracinée dans la pierre, un enfant qui marchait en tête de file se retourne: il ne voit plus personne. Il comprend que des ondes l'attachent à tout. Chaque fois qu'il projettera ses limites par une pensée, il amoindrira quelque chose, taillera dans l'ensemble un costume à ses pauvres dimensions. Faut-il donc ne toucher à rien, garder tout en présence et en vue? Au cœur d'une ville avec des fleurs, une inconnue découvre l'éblouissement — ravissement et promesse! La pluie tombe sur un petit sapin; ses aiguilles plient et s'agitent. Une jeune fille terne lève la tête: elle se reconnaît dans le hêtre. Un jeune homme enfonce du talon un gland de chêne... en ce moment, à tout moment, simultanément et successivement, de quelque point que l'on retienne pour voir ou pour écouter, non seulement le peu que j'évoque et invente, mais tout le reste, imaginable et inimaginable, entraîné, j'espère, comme une roue.